

« Présentation »

Yves Gambier

TTR : traduction, terminologie, rédaction, vol. 8, n° 1, 1995, p. 7-11.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/037194ar>

DOI: 10.7202/037194ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Présentation

Orientations européennes en traductologie

À la fin de 1992 est née la Société européenne de traductologie (EST: European Society for Translation Studies). Après l'effervescence des années 80, le domaine de la traduction prenait donc un nouveau tour institutionnel, en Europe. La convergence «symbolique» correspond-elle à une convergence «théorique»? L'émergence du séminaire estival de recherche en traductologie CERA (depuis 1989) à Leuven (Belgique), devenu CETRA cette année, celle du CEATL (Conseil européen des associations de traducteurs littéraires) créé en 1990, celle de l'EST, l'apparition de collections spécifiques à la traduction, chez John Benjamins, Routledge par exemple, le lancement de nouvelles revues comme *Target* (1989), *Koiné* (1991), *Perspectives: Studies in Translatology* (1993), *Terminology* (1994), *The Translator* (1995), la multiplication des Maisons, Centres ou Collèges de traducteurs (en Allemagne, Espagne, France, Grèce, Irlande, Italie, Pays-Bas, etc.) — tout cela manifeste la mise en place d'un «champ¹», avec ses mécanismes de reconnaissance, d'acceptation, de consensus, d'autorité. Il ne s'agissait pas, en pensant à ce numéro, d'établir des corrélations éventuelles entre l'activité épistémologique, conceptuelle, analytique de la décennie 80 et les instances (associations, enseignement, équipes de recherche...) par lesquelles certains acteurs affinent leurs stratégies.

L'objectif bien plutôt était de saisir un certain état des lieux, d'autant plus que le singulier — «la» traductologie, «la» théorie de

1. Pierre Bourdieu, «le Champ scientifique», *Actes de la Recherche en sciences sociales*, 2-3 (juin 1976), p. 89.

la traduction — tend à s'imposer, avec son effet performatif: il tend à faire accroire à l'existence d'une discipline homogène, stable. Cette apparente homogénéisation est-elle confirmée par les sources d'inspiration, les cadres de référence, les présuppositions, la définition des enjeux des théoriciens? Pour certains, «la» traductologie a acquis son autonomie. Pour d'autres, ses rapports aux sciences du langage, à la psychologie, à la sémiotique, à la philosophie, à l'interculturel... restent problématiques.

En lançant un appel d'articles, nous n'avons rêvé ni d'un panorama exhaustif ni d'un paysage uni. Des contacts ont été pris avec une vingtaine de chercheurs représentants des pays, des langues, des ambitions théoriques différents. Les réponses sont entre vos mains. Le qualificatif «européen» du titre ne doit donc pas abuser: la réflexion sur les échanges linguistiques et culturels ne saurait s'enfermer dans une citadelle, à l'intérieur de frontières dessinées par une autre logique que la logique intellectuelle. Qu'on reconnaisse des luttes d'influence, de pouvoir — avec parfois des «écoles» géographiquement délimitées, est une chose. Qu'on cherche à circonscrire des tendances dans un domaine assez récent — universitairement parlant, c'en est une autre. Dans ce dernier cas, la localisation sert à dire un terreau, des racines, des manières de définir et d'aborder un problème. L'«Europe» dont il est question reste un concept flou: ni notion géo-politique ni communauté de chercheurs unifiée, sinon unique. Bref, ce numéro n'est pas le porte-parole de l'EST; il ne prétend pas non plus couvrir tous les aspects traductologiques actuels.

L'autre mot du titre, «orientations», est à prendre dans son double sens: repérer des positions d'une part, dégager des directions de recherche d'autre part. On aura donc des textes dressant des constats (Lambert, Kussmaul et Tirkkonen-Condit, Gile), d'autres proposant un rapprochement inédit, une interrogation inquiète (D'hulst, Ladmiral, Cronin...) et d'autres délibérément critiques, c'est-à-dire soucieux de marquer des limites, de désigner des manques, de montrer des illusions (von Flotow, Pym, Ballard).

Certaines approches sont absentes, faute d'auteurs ayant répondu à l'appel: par exemple, la *translatologie* dite générale élaborée autour de la théorie du *Skopos*. On peut s'étonner ici d'ailleurs à la fois du manque de conviction de quelques chercheurs de langue allemande de se traduire ou d'être traduit en anglais, en français et du manque d'ardeur de beaucoup à développer leur argumentation pour des lecteurs d'outre-Atlantique. En tout cas, ces absences et ces manques sont visibles dans ce volume.

Autre trait, inattendu: le fort désir de souligner les filiations. Il ne s'agit pas d'un retour en arrière pur et simple, mais, semble-t-il, du besoin de sortir des répétitions, sinon de certaines prétentions présentes à l'originalité à tout prix. Cette archéologie est sensible chez D'hulst, Ladmiral, Lambert, Müller, Pym, Gile — comme si pour se projeter vers le nouveau, avancer dans la réflexion, il fallait s'assurer de ses arrières, consolider ses bases par un regard sur le temps écoulé plus ou moins lointain. Ce trait n'était pas prévisible en décembre 1993, en sondant les auteurs potentiels.

Les contributions ont été assemblées, avec tout l'arbitraire qu'impose l'agencement d'un numéro — de quoi démentir le dicton: «qui s'assemble se ressemble». Les deux premières sont des mises en perspective délibérées, avec des conséquences méthodologiques notamment. D'hulst plaide pour une historiographie de la traductologie. Et si les efforts contemporains ne s'attribuaient quasi d'office un statut «scientifique» que pour mieux refouler dans un passé forcément «préscientifique» des interrogations anciennes, récurrentes, obsédantes? Ladmiral dit sa dette entre autres à Mounin: la filiation reconnue contredirait ainsi la clameur qui veut du passé faire table rase pour se prétendre novatrice.

Les quatre textes suivants tentent de cerner les possibles de la traductologie, son extension, ses points aveugles. Müller convoque ainsi Baudelaire, Freud, W. Benjamin, à la table du postmodernisme. Est-ce un banquet? Est-ce une rencontre d'ombres? Au lecteur d'être l'hôte. Cronin, quant à lui, reconnaît que certaines langues minorées

sont rarement invitées au festin de la traductologie. Ne pourraient-elles alimenter les réflexions, modifier la perception de la pratique traductionnelle, souligner les rapports de toute conversion linguistique à l'identité culturelle, à la diffusion littéraire, au changement langagier? Il y a des absences qui font de l'ombre aux invités. Pour Lambert, savoir comment et combien le polysystème a fécondé la traductologie peut sans doute permettre de développer encore le menu des recherches: un bilan peut être un appel, une apologie peut être un dépassement. Le texte de Luise von Flotow pourrait prendre sens ici: il a été placé en appendice à cause de l'approximation de sa démarche et de ses données, mais par son questionnement, sa manière de signaler les centres d'intérêt de quelques chercheurs, il fait ressortir une lacune que d'aucuns souhaiteraient certainement passer sous silence. Y aurait-il des tabous entre les convives? Quel paradoxe pourtant entre la force des études féministes il y a peu, la présence écrasante des femmes en traduction et en interprétation et ce quasi-manque de perspective féministe dans les études traductologiques du Vieux Continent? À un autre bout de table, veille l'«équivalence», si promptement enterrée naguère... Mais au profit de qui? de quoi? Pym ne contrôle pas les disputes d'un héritage. Avec une certaine désinvolture à dessein, un ton «qui dérange», il questionne: la reconnaissance de la traductologie doit-elle forcément mener à un sommeil dogmatique? Serait-ce la fin des agapes, alourdie par les mêmes plats qui repassent, réchauffés par les mêmes cuisiniers?

Viennent alors deux ensembles sur des recherches empiriques. D'un côté, Kussmaul et Tirkonnen-Condit tracent les contours et les implications de l'approche psycholinguistique (via le «Think-Aloud Protocol») en traduction, à partir de paires de langues comme l'anglais et l'allemand, l'anglais et le finnois. De l'autre, Gile esquisse la brève histoire sociale de ce type de recherche en interprétation de conférence — brève mais déjà avec ses tendances, ses centres, ses étapes, ses stratégies, ses intérêts, parfois ses petites rivalités. A-t-elle un avenir? En tout cas son autorité, sinon sa légitimité, ne sont pas encore fermes.

Enfin, mais non secondaires, prennent place deux articles abordant la didactique — à la fois comme matière ayant son passé et comme institution ayant son devenir. Selon Ballard, les préoccupations didactiques ont nourri hier les réflexions traductologiques (par exemple le commentaire de traduction). Un détour approfondi ne stimulerait-il pas la situation présente? Ne pourrait-il pas même éclairer, justifier certaines perspectives dressées par Caminade quant aux statuts, aux niveaux et à la durée des études en traduction et en interprétation? Qu'il n'y ait pas un modèle européen unique de formation, est-ce un accident de l'histoire? Aux lecteurs de sopeser la valeur des arguments, des faits, des propositions et celle de leur rapprochement.

Yves Gambier

Yves Gambier: Tykistökatu 4, SF-20520 Turku (Finlande)